RÊVERIES.

VIII

Nous venons d'assister à la naissance de l'année nouvelle. C'est l'époque des espérances et des souhaits ; c'est aussi celle des folies pour les jeunes, et des regrets pour les vieillards.

Les espérances sont toujours sincères, parce que nous les concevons pour notre propre compte. Quant aux souhaits que nous adressons à nos amis.... heu ! bon nombre nous viennent plutôt du bout des lèvres que du fond du cœur. C'est triste, mais c'est vrai. Bien entendu, il n'est point ici question des relations de famille.

Le premier jour du nouvel an, si fécondes en effusions amicales, ne change rien à la nature humaine. S'il pouvait la modifier, ce serait une heure providentielle qui ferait, à elle seule, plus que les philosophies et les moralistes de tous les siècles.

Chassez le naturel, il revient au galop,

a dit Boileau. Une critique morose, ayant mal digéré son champagne des fêtes, ajoute ce qui suit :

" On voit, ce jour-là, éclore des hypocrisies, peut-être autant que de bons et honnêtes sentiments. Faut-il d'ailleurs, pour nous donner du chagrin, crever la surface, pénétrer dans les obscurs recoins du cœur afin d'y découvrir la vérité ?

" N'exigeons pas de nos semblables plus qu'ils ne peuvent nous donner. Ce que nous avons le droit d'attendre d'eux, ce sont des apparences correctes. Et puisque l'hypocrisie est un hommage à la vertu, sachons nous contenter de ses grimaces. Un semblant d'affection est déjà un plaisir.

" Le premier de l'an est le jour des réconciliations, a-t-on l'habitude de dire. C'est, dans tous les cas, le jour des rapprochements. Quant à transformer les sentiments des uns à l'égard des autres, il faudrait autre chose pour y parvenir ; il faudrait donner à chacun ce qu'il désire en secret ; en d'autres termes, éponger ses querelles, servir ses intérêts et satisfaire ses ambitions : tâche difficile !

"Souvent, deux hommes qui, en se pressant les mains, se disent mutuellement, avec un sourire aimable : "Mon cher, que je suis donc heureux de vous voir en parfaite santé!"....pensent en même temps : "Que je voudrais te savoir sous-terre !"

"Un humoriste a dit qu'on supportait aisément les malheurs des autres. On pourrait ajouter qu'on est souvent fort aise d'avoir à plaindre ses amis. Et cela n'est rien auprès de ceux qui s'octroient le droit de les calomnier, de déchirer à belles dents leur honneur et celui de leurs familles.

"Mais nous nous plaisons à reconnaître que ces faits de Satan ne forment que des exceptions, et qu'en se bornant à étudier les dehors de la personnalité humaine, on lui trouve des couleurs moins sombres. Il y a de nobles caractères qui font oublier bien des turpitudes.

"L'homme heureux est celui qui, sachant combien sont fausses ces démonstrations d'amitié, parvient à croire le contraire, et à estimer ses semblables, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils veulent paraître ; —ou bien à se faire de toutes ces comédies un sujet d'hilarité.

"Rire des vilénies, voilà la suprême sagesse, à moins que ce ne soit d'en hausser de pitié les épaules. C'est ce que l'on appelle de la philosophie, qu'on est étonné de ne pas trouver chez les autres, mais que l'on a rarement soi-même.

"Quelqu'un accable de politesses son pire ennemi et déclare ensuite que le plus habile des deux est celui qui dissimule le mieux ses vrais sentiments. C'est ainsi que, dans certain monde, se pratiquent les relations sociales!"....

Mais ce n'est pas, à coup sûr, dans le monde des enfants, où nous revenons toujours avec bonheur, parce que là nous trouvons de la candeur, de la franchise et de la naïveté.

Chers petits hommes ! restez toujours petits, si vous devez, en grandissant, acquérir les défauts de ceux qui ont de la barbe ! Chers petits hommes ! ce n'est pas à vous qu'on peut reprocher la dissimulation ; vous êtes même, d'habitude, trop expansifs.

Jean Jacques Rousseau prétend que nous naissons tous bons, et que la société nous donne nos vices. C'est notre opinion. L'enfant peut avoir une humeur inégale, des accès de colère, et même des caprices étranges—comme celui de demander la lune à sa bonne—mais de la méchanceté, jamais ! S'il commet des méfaits, c'est sans discernement, et non avec malice. Ce n'est qu'en arrivant à l'âge de la raison et de la sagesse—et après s'être frotté à ses parents—qu'il contracte leurs mauvaises habitudes.

* *

C'est donc au seuil de l'année nouvelle que petits et grands, jeunes et vieux, riches et pauvres, formulent leurs espérances.

Voici un adorable bébé qui exprime les siennes. Comme il est au début de la vie, il a bien des choses à espérer. Il désire d'abord que, lorsqu'il aura ouvert son lapin qui crie, pour voir d'où lui vient la voix, on le remplace par un agneau, (auquel il fera subir la même opération) et qu'à son cheval de bois on substitue une bicyclette, dès qu'il saura la monter et la conduire,—ce qui ne saurait tarder.

Mais son imagination va plus loin, franchit l'espace. Il se voit déjà bel homme ; de ses doigts gantés il frise ses moustaches, comme papa ; une magnifique chaîne d'or brille sur son gilet ; il a un fusil de précision, une carnacière et de vrais chiens ; le voilà parti à la chasse, dans ses guêtres et son complet de velours brun. Son père a tout cela, et il en est fou.

Cependant, le plus cher de ses vœux pour cette année est d'une nature différente. Il est encore vêtu de la jupe. Ses camarades, qui ne l'ont plus, le plaisantent. Il se nomme Paul ; ils l'appellent mamzelle Marie. Ils lui demandent s'il est heureux d'être une petite fille, et si bientôt il portera des robes longues.

Tous ces sarcasmes le chagrinent horriblement. Pour y mettre un terme, il aspire, de tout son petit cœur, à sa première culotte. Voilà, pour le moment, son idéal.

Avec une culotte, il fermera la bouche à ses critiques ; avec une culotte, il affirmera son sexe, et sera même le commencement d'un homme. Il lui en faut une avant la fin de l'année.

Il a entrepris, à ce sujet, contre sa mère qui en rit, une campagne qui ne se terminera que par la victoire.... Dieu veuille exaucer le gentil bébé, s'il promet d'être sérieux et surtout circonspect dans son nouveaux vêtement !

* *

A côté de notre minuscule héros, nous remarquons une très aimable et fort belle jeune fille qui se trouble lorsqu'on la regarde, et rougit comme une pivoine lorsqu'on lui parle d'amour : c'est l'innocence en personne. Cependant, pendant les fêtes, elle s'est laissée fiancer ; elle a même volontiers accordé son consentement. Son mariage est fixé à l'automne. Dans tous les cas, elle espère bien que l'année ne se terminera pas sans la cérémonie ; et, dans cette conviction, elle songe déjà à tous les détails de l'existence conjugale.

Oh ! quelles visions ! La vie, sous ses regards illuminés, prend les couleurs du soleil, comme l'aurore. Les bas-fonds terrestres, avec leurs ronces, leurs épines et leurs marais nauséabonds, disparaissent de ses perspectives. Elle ne considère que les sphères sidérales.

Pour logis, elle aura des lambris dorés. Les tapisseries rappelleront l'azur du ciel. Elle est belle ; il lui faudra de grandes glaces, claires, bizeautées, à la mode moderne. Le salon sera un modèle de confort et de luxe, avec ses fauteuils, ses berceuses, ses sofas couverts de riche soie damassée ou de velours, et sur lesquels s'étaleront des chefs d'œuvre de broderie au crochet,—travail de ses propres mains.

Mais il y aura dans ce logis un coin sacré, un sanctuaire qui remplit sa pensée. Pour ce coin intime, invisible aux yeux des profanes, elle réserve tout l'effort de son imagination. Pour ce coin-là, au besoin, elle négligerait tout le reste. C'est à cette partie de sa future maison qu'elle consacre toute sa tendresse et toute son énergie d'invention. Cela se conçoit, d'ailleurs, c'est de la chambre à coucher nuptiale qu'il s'agit.

Et ce nid, ainsi capitonné, elle le voit, après un temps raisonnable, peuplé d'anges à la blonde chevelure.... Rêverie idéale qui fait, sous la guimpe, battre son cœur de jeune fille !

En la voyant songer à ces choses charmantes, on lui demande sans malice à quoi elle pense. "Au beau temps qu'il fait aujourd'hui," répond-elle en rougissant, mais sans hésitation.

De son côté, son fiancé n'a pas des rêves moins beaux. Peut-être même est il plus impatient qu'elle. Outre son bonheur de mari, il envisage son orgueil d'avoir au bras, sous les yeux jaloux de ses amis, une aussi jolie femme. Aussi, comme il se promet de la rendre heureuse, de lui aplanir les sentiers de la vie, d'épargner à ses pieds délicats le contact trop brutal des cailloux du chemin !....

Laissons ces amoureux à leurs songeries, et faisons, dans d'autres sphères sociales, une excursion au pied levé.

* *

Nous découvrons d'abord un pauvre jeune homme— vraiment peu vénaré — auquel la modicité de ses appointements impose de la modération dans la dépense. Il espère que cette année, en changeant cet état de choses, lui permettra d'être moins sage.

Par opposition, en voici un autre qui se dit : "L'année dernière, j'ai fait certaines économies, celle-ci m'aidera, j'espère, à compléter la somme qui me permettra de mettre à l'abri du besoin mes vieux parents." Brave garçon, que la destinée vous soit propice !

Un peintre, dont tout le monde refuse obstinément les tableaux, constate que tout le monde a perdu le goût des chefs-d'œuvre, et il se demande si 1896 ne le lui fera pas retrouver.—"Si tel n'était pas le cas, réfléchit-il, il faudrait désespérer de l'espèce humaine.

Un musicien découvre que ses valses sont négligées, tandis que les produits détestables de ses confrères continuent à jouir de la vogue. Il exprime l'espoir qu'un retour au bon sens des orchestres et des danseurs signalera l'année nouvelle.

Un écrivain, qui vainement cherche des lecteurs, en voit—en perspective—des légions. A l'entendre, il a la conviction que l'apathie dont il est victime touche à son terme. Allons, tant mieux ! mais il devrait, semble-t-il, commencer par mieux écrire, ou finir par ne plus écrire du tout.

Un étudiant en droit a été *black-boulé* dans ses derniers examens. C'est, paraît-il, un comble. Cela ne l'empêche pas d'aspirer, pour la fin de ces douze mois, à son diplôme d'avocat. Peut-être a-t-il compris qu'il devait piocher son code.

Il en est de même d'un étudiant en médecine qui, au lieu de pâlir sur ses lèvres et ses sujets d'étude, utilise son temps à courtiser les jupons ; et d'un étudiant ingénieur, qui s'occupe avec conscience de toute autre chose que de son affaire. Que Dieu ramène au droit chemin tous ces égarés !

Ce négociant, très peu satisfait de son bilan de fin d'année, se creuse la tête pour trouver, pendant l'année nouvelle, une combinaison qui rétablisse l'équilibre, sinon la marche ascendante de ses profits. Cet autre, fort en retard dans ses obligations, se demande avec anxiété si d'ici à décembre il parviendra à remonter en selle. Qu'il n'oublie pas, comme moyen de relèvement, l'ÉCONOMIE, qu'il a peut-être trop perdue de vue.

* *

Plus loin, nous découvrons une mère de famille.... Saluons la sainte femme ! Son mari, un ouvrier industrieux retenu au lit depuis trois mois, vient d'entrer en convalescence. La malheureuse, pour nourrir ses enfants en bas âge, passe ses nuits au travail, après avoir consacré aux soins du malade une grande partie de sa journée. Elle demande à Dieu la guérison de son mari. Jamais prière plus sacrée ne fut adressée au Créateur.... Il vous écoutera, brave femme, il vous écoutera ! Encore un peu de courage : bientôt, vous jouirez du repos que vous avez si bien mérité.

Voici une autre mère dont le fils est parti, depuis longtemps, en Europe, où il fait ses classes. Il lui annonce pour cette année l'obtention de son baccalauréat. Elle l'attend avec une impatience fiévreuse. Son absence pour elle est un deuil. Depuis son départ, elle a perdu sa gaieté ; sa maison, de même que son existence, a revêtu l'austérité d'un cloître. La nouvelle année lui promet une grande joie dont elle fait, jour et nuit, le sujet de ses rêveries.

Enfin, nous terminons la série par un vieillard cassé, soufflé, pelé, cacochyme. Revenu de toutes les promesses et de toutes les vanités de la vie, il n'attend pas grand'chose :

—Quant à moi, dit-il en hochant la tête, je ne demande à l'année nouvelle que de n'être pas entaché avant elle.... Et encore, ajoute-t-il avec un geste de résignation, quand le bon Dieu voudra, je suis prêt ! L'existence n'a pour moi plus de charmes ; je ne puis plus en jouir ; j'aspire au seul bien qui me reste : au repos éternel....

FRANÇOIS TUJAGUE.

BALLADE DE NOËL.

C'est vrai qu'il vient, et qu'on le crie,
Mais non sur un clair oiseau,
Quand on a la gorge meurtrie
Par l'hiver à l'ongle griffant,
Las ! Avec un râle étouffant
Il est salué chaque année
Chez ceux qu'il glace en arrivant,
Ceux qui n'ont pas de cheminée.

Il paraît, la mine fleurie,
Plus joyeux qu'un soleil levant,
Apportant fête et gâterie,
Bonbons, joujoux, cadeaux, devant
Le bébé riche et triomphant.
Mais que le âpre et triste journée
Pour les petits repus de vent,
Ceux qui n'ont pas de cheminée !

Heureux le cher enfant qui prie
Pour son sonnier au nœud bouffant,
Afin que Jésus lui sourie !
Aux gueux, le sort le leur défend ;
Leur soulier dur, crevé souvent,
Dans quelle cendre satinée
Le mettraient-ils, en y rêvant,
Ceux qui n'ont pas de cheminée.

ENVOI.

Prince, ayez pitié de l'enfant
Dont la face est parcheminée.
Faites-Noël en réchauffant
Ceux qui n'ont pas de cheminée.

Calino raconte à un ami les ennuis de son dernier voyage :

—Figurez vous que, dans le wagon, je m'étais placé près d'une portière dont la vitre ne pouvait pas se relever, ce qui fait que j'ai reçu tout le vent dans la figure.

—Il fallait changer de place.

—Avec qui ?.... j'étais tout seul dans le compartiment....

MODES PARISIENNES.

ÉLÉGANTES TOILETTES POUR DINERS ET RÉCEPTIONS.

La robe de droite est en taffetas rayé bleu foncé et rose pâle ; des panneaux en filet de Brux lles noir brodé, ornent la jupe. Des nœuds de forme papillon sont posés sur chaque épaule.

La robe à gauche est en velours pourpre avec des panneaux en soie brochée, crème et violet. Des guirlandes de roses thé en garnissent les manches et les épaules.

Chronique de l'élégance.

Occupons-nous aujourd'hui, si vous y consentez, très aimables lectrices, de petits détails de couture qui, s'ils sont inutiles à la plupart d'entre vous, s'adressent aux femmes taillant et cousant leurs robes elles-mêmes. Elles sont en très grandes quantités parmi nos abonnées. Certaines, ainsi que nous pouvons en juger par les lettres que nous recevons, ont acquis une véritable habileté de professionnelles ; d'autres, plus novices ont besoin d'être guidées et plus spécialement renseignées.

Une des difficultés pour donner aux jupes, qui se portent maintenant, l'aspect évasé qu'elles doivent avoir, est de choisir le tissu à employer pour les doubler. La mousseline à faux ourlet est trop lourde et forme des plis disgracieux, la mousseline à patron s'amollit trop vite et la mousseline à doubler n'est pas assez consistante. Pour obvier à ces inconvénients on emploie un nouveau tissu appelé fibréine par les uns, fibre chamois par les autres. Cela se fait en trois épaisseurs, selon qu'on veut doubler des cols, des manches ou des jupes et aussi selon l'étoffe qu'il s'agit de soutenir. Plus le tissu est lourd, plus la doublure doit être forte, c'est une règle très logique. Ne pas oublier que cette fibre chamois ne dispense, pas plus que les mousselines, d'une autre doublure qui sera en soie, en alpaga très léger ou en satinette. L'important pour qu'une jupe aille bien, c'est qu'elle soit bien doublée non seulement avec le tissu qui lui convient, mais aussi il importe que ce tissu soit exactement coupé sur la jupe, c'est à dire que les sens des fils soient scrupuleusement respectés, que les bias se trouvent sur les bias, les droits fils sur les droits fils. Même observation pour la doublure de dessus, si on peut employer cette expression, que cette doublure soit en satinette, en alpaga ou en soie. Il faut donc couper étoffe de dessus et doublures sur le même patron. On peut faire des coutures dans les doublures, si elles sont trop étroites, en respectant fidèlement le sens de l'étoffe, ainsi que nous le disons plus haut.

Si on trouve qu'une doublure entière de fibre chamois est susceptible de trop alourdir la jupe, il est permis de la poser seulement en faux ourlet sur 40 à 50 cent. de haut.

Les robes étant très larges et s'usant, pour cette raison, très vite du bas, il est indispensable de les border.

On fait plusieurs genres de bordures. Il y a d'abord l'ancien lacet posé bord à bord ou à cheval. Ce lacet se pose aussi ruché. C'est assez gentil. Puis il y a la ganse arrondie de la grosseur d'une corde moyenne, en laine pour les robes de laine, en soie pour les robes de soie. Puis le ganse en pareil, fait d'une grosse ganse de coton recouverte d'un biais en même étoffe que la robe. Enfin le biais de velours de laine, très solide, se brossant bien, qu'on pose en dessous sur 6 cent. de haut et qu'on laisse dépasser environ d'un quart ou d'un tiers de centimètre. On assortit la nuance du velours à celle de la robe. Ces détails peuvent sembler puérils à plus d'une personne et cependant ils seront utiles à celles de nos lectrices vivant loin des grands centres et par conséquent peu au courant des petits détails de la mode.

On pose aussi au bas, en dessous des jupes de petits bords de fourrure, très bon marché, remplaçant ganse ou lacet.

Pour les manches nous recommandons, si on tient à avoir une bonne forme de manche, de les disposer sur doublure ajustée et de doubler le dessus de mousseline ou de fibre chamois pas trop épaisse. Sous prétexte que les manches sont larges, on ne soigne pas suffisamment leur montage, elles ont souvent trop de hauteur et retombent par conséquent d'une façon fort disgracieuse. Quant à la largeur nous n'en dirons rien, c'est affaire de goût, cependant il nous semble qu'un mètre de large est suffisant pour satisfaire à la mode, sans exagération. Comme on le sait les casaques Louis XVI sont extrêmement à la mode. On les fait à basques rapportées ou d'une seule pièce, avec le dos et petits côtés.

Arithmétique enfantine.

Le père.—Si on te donne trois gâteaux d'une part et cinq de l'autre, combien en auras tu ?

L'enfant.—J'en aurai.... assez !

QUELQUES ANECDOTES

M. Charles France s'est amusé à recueillir de bien jolies anecdotes sur Alexandre Dumas père et fils. En voici quelques unes :

Le lendemain de la première représentation de la *Dame aux camélias*, on raconta au fils Dumas la scène suivante, qui s'était passée dans les couloirs du Gymnase. Dumas père, très entouré, se défendait contre une foule d'admirateurs qui voulaient le forcer à avouer qu'il avait travaillé à la pièce. A la fin :

Eh bien, c'est vrai.. J'ai même fait ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre.

—Ah ! vous voyez bien !

—Oui. J'ai fait l'auteur.

Dumas fils fut très touché. Mais, surmontant son émotion et l'esprit de saillie reprenant le dessus, il s'écria :

—Voilà bien papa ! Il lui faut une part de mon succès ! Ses trois cents volumes ne lui suffisent pas. Ah ! quelle vanité ! C'est au point que, s'il avait une voiture, il monterait derrière pour faire croire qu'il a un nègre.

C'était entre les deux Dumas un assaut de bonté et de courtoisie. Le père attribuait ses mots d'esprit à son fils et celui-ci en usait de même à l'égard de son père.

Lors de son voyage en Espagne avec Giraud et Desbarolles, Alexandre Dumas fils assista à un combat de taureaux. Lorsqu'il vit l'arène se couvrir de sang, il s'évanouit ; on s'empressa auprès de lui, et quand il reprit ses sens on lui présenta un verre d'eau. Dumas y trempa les lèvres, puis le passant à un domestique il lui dit, charitablement : "Portez le reste au Mançanarès !"

Le mot est exquis d'ironie. Alexandre Dumas, qui le cite dans ses mémoires, le donne comme étant de son fils, mais celui-ci se défendit d'en être l'auteur.

Le maître qui vient de mourir se plaignait souvent de la familiarité avec laquelle son père se laissait traiter par le premier venu. A l'occasion, pourtant, l'auteur des *Mousquetaires* savait très bien remettre les gens à leur place. Un jour, pendant une répétition, un illustre inconnu, sortant de l'ombre des coulisses, aborda ainsi le bon géant :

—Bonjour, Dumas, comment te portes-tu ?

—Bonjour, mon cher ami, comment t'appelles-tu ? dit le maître.

Encore une preuve de la bonne camaraderie qui régnait entre le père et le fils.

Alexandre Dumas père demeurait alors passage Saulnier. Son fils, qui avait un paiement assez important à faire, se rendit chez lui pour chercher de l'argent, mais il en descendit presque aussitôt, l'air souriant.

—Tu as ce dont tu as besoin ? lui demande un ami.

—Pas du tout, il m'a emprunté dix francs !

Enfin deux anecdotes, les dernières, car ce sujet est inépuisable :

Le jour de la première de *Denise*, Alexandre Dumas jetant un coup d'œil sur la feuille des "services" y lut le nom de Magnin.

—Magnin.. Quel Magnin ? interrogea-t-il.

—Le gouverneur de la Banque de France.. maître.

Dumas eut un sourire.

—Ah ! oui.. Mais pourquoi lui envoyer des places.. Quand il tire une première édition.. jamais il ne m'envoie des billets !"

On parlait d'un monsieur absolument incapable de rien produire par lui-même et qui, néanmoins, était arrivé à se créer une certaine notoriété en fréquentant des auteurs célèbres.

—Ce monsieur, intervint Dumas fils, c'est une bande de journal qui se prend pour de la littérature !

Un mot d'enfant.

A chaque sortie qu'il fait, Tony est étonné du nombre considérable de saluts qu'on échange avec son grand-père qui l'accompagne ; aussi, après réflexion, avec un sourire :

—Sais-tu, grand-père, lui dit-il, que tu auras joliment du monde à ton enterrement !

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. Timbre
nov 92—1 an—mar jeu dim

L'APPARENCE D'UN PIANO
N'a rien à faire avec son timbre. Les bons ébénistes font tous les pianos avoir l'air d'être bons.
LES PIANOS
WEBER, EMERSON
-:- et HARDMAN
Sont vendus selon leur valeur. Leurs qualités de son parfait, de touche délicate et durable, leur donnent la place d'honneur dans plus de 150 000 résidences.
JUNIUS HART, 1001 rue du Canal.
1er sept—1 an—dim mar. jeu

DÉPOTS DE GLACES
ET
D'OBJETS D'ARTS.
La Plus Grande Maison de ce Genre dans les Etats du Sud.
CONCURRENCE DÉFIE.
Les personnes désirant l'un des articles suivants, feront bien de venir visiter mon magasin, avant d'acheter ailleurs.
Miroirs Français pour Cheminées et entre les Fenêtres de toutes les grandeurs et genres, à Cadres Dorés, Bronze, Ebène, Noyer et particulièrement les Miroirs Bric-à-Brac, pour cheminées aussi bien que les Cabinets Bric-à-Brac pour salons, qui ne peuvent être surpassés en élégance et en main-d'œuvre. Chevalets pour tableaux, Piédestaux pour Statues, Stores et Corniches pour fenêtres, des dessins les plus artistiques ainsi que de Cadres à Portraits et Crayons, comme Gravures des genres les plus nouveaux et plus beaux qui puissent être faits. Notre stock de Gravures, Etchings et Oleographes et Photogravures est un des plus beaux et plus vastes de toutes les récentes publications, aussi bien que les Ornements de Sèvres, Bisque et Bronze pour Cheminées et Cabinet Bric-à-Brac,
OU LES ARTISTES ET CONNAISSEURS POURRONT SE TROUVER FIERS DE FAIRE LEURS CHOIX POUR CADEAUX DE NOCE OU FÊTES.
—N'OUBLIEZ PAS QUE—
La Concurrence est Défiée, et Venez Vous en Convaincre Chez
OSCAR UTER, Manager.
L. UTER, HEIRS
No 47 RUE ROYALE.
8 déc—1m

CE SONT LES MEILLEURS
STEINWAY
KNABE
SCHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
PIANOS
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 jan—1an

---

cesse Anna renvoya la domestique et se tapit dans un coin de la chambre pour jouir de la surprise de la jeune fille.

Et comme, vers huit heures et demie, Gertrude dormait encore, la princesse s'impatienta, la patience ne faisait du reste pas partie de ses qualités, et fit tomber une chaise. Gertrude commença par bâiller, par étirer ses bras, renversa un ou deux des cartons placés sur son lit.

Et alors elle s'éveilla, presque en sursaut.

C'était une brunette, de taille moyenne, un peu anguleuse encore, mais qui promettait une assez jolie femme, avec de très jolies épaules. Son visage était régulier, ses traits menus, ses yeux gentils, mais insignifiants, quoique non dépourvus d'un certain entêtement qu'indiquait aussi son menton carré, qui devait être la caractéristique de cette jeune personne.

Tout de suite, elle eut un cri de joie.

—Oh ! de Paris !

C'était la première chose qu'elle avait vue sur les cartons rangés autour d'elle, les étiquettes représentant de grands magasins de la capitale.

Et vite, elle brisait les ficelles. Et c'était une joie naïve, enfantine, devant les gâteries qu'on lui prodiguait.

Il y avait des robes, d'abord, la chose essentielle, des robes de Paris, son rêve enfin réalisé, et puis des chapeaux, des chapeaux venus de France en ligne directe, et puis de la lingerie, oh ! toute différente du linge à broderies voyantes de Russie, et qui l'étonna un peu, car il lui parut trop simple ; mais critique-t-on du linge de Paris ?

Et la gâterie était complète : parapluies, ombrelles, bottines, souliers.... Une boîte de fins bijoux....

—Oh ! ma bonne marraine ! oh ! que c'est gentil !

A cette explosion, la princesse se montra ; et, durant quelques minutes, ce fut, entre elle et la jeune fille, un déluge de baisers, de câlineries, de tendresses, avec tout l'abandon des caractères russes, si exubérants, si démonstratifs.

—Et je suis sûre que c'était pour Noël, bonne marraine ? C'était pour Noël, n'est-ce pas ?

—Tu devais bien penser que je ne t'avais pas oubliée et que le Petit Jésus avait autre chose à t'apporter que les gros, je dirais presque les grossiers cadeaux qui te sont venus de Novograd ; et je te jure bien que ce n'est ni de ma faute ni de celle de Michel si tout est arrivé en retard....

Au nom de Michel, le front de Gertrude se plissa un peu.

La princesse Anna ne s'en aperçut pas. Et elle continuait, avec un petit mouvement de colère, avec une nuance presque imperceptible de rancune :

—Ces Parisiens ont du goût ! Ça, on ne peut pas le leur refuser ; mais, sous prétexte qu'ils sont débordés de commandes du monde entier, il n'y a pas moyen d'obtenir les choses aux époques fixes, surtout dans ces moments-ci....

Gertrude qui ne pouvait raisonnablement trouver des défauts à des gens qui font de si jolis corsages, rejeta la faute sur les chemins de fer.

—C'est que, marraine, avec ces neiges, il y a peut-être eu des déraillements, des encombrements de voie.

La princesse en profita tout de suite pour déclarer que les voyages allaient certainement devenir impossibles et qu'il fallait s'attendre à des accidents sur la voie de Saint-Pétersbourg.

Gertrude comprit et eut bien envie de faire la grimace ; mais il fallait, et ce n'était que juste, étouffer momentanément son désir, presque passionné, de connaître les joies, les éblouissements d'une saison de Pétersbourg, puis que ce désir était désapprouvé par une marraine et tutrice aussi aimante, aussi prévenante, et qui, d'un coup de baguette, réalisait tous ses rêves de coquetterie.

—C'est qu'il y a tout, tout ce que je voulais.... Oh ! ces bas à jour qui me faisaient tant envie !

Des bas à jour ! Des bas de bourre de soie, aussi chauds que la laine ! Des bas de fil, fins, fins.... Et plusieurs boîtes de gants !....

Et tout cela, expédié directement de Paris, tournait la tête de la jeune fille, habituée, jusqu'alors, à se contenter des magasins russes, qui s'approvisionnait bien à Paris mais ne peuvent pas ne pas être en retard sur la mode.

C'est que, malgré sa très grande fortune, sa marraine et tutrice avait entendu l'élever sévèrement, simplement, ne pas lui prodiguer trop tôt les raffinements de ce luxe parisien qui pervertit toutes les cervelles.

Et les gâteries d'aujourd'hui n'étaient dues, d'ailleurs, qu'à la nécessité de calmer les impatiences légitimes d'une jeune fille qui, se sachant riche et gentille, brûlait de paraître dans le monde, sur les champs de bataille de la jeunesse, certaine déjà d'y trouver la victoire, c'est-à-dire un mari.

Et la princesse et sa pupille n'étaient sans doute pas absolument d'accord sur le choix de ce mari, car le visage de Gertrude se plissa de nouveau, lorsque la douairière dit :

—Michel a vraiment bien choisi !

—Comment ! Vous croyez que c'est mon cousin Michel ?....

—Eh ! mon petit cœur, penses-tu que des demoiselles de magasin, même de Paris, auraient ce goût là ?.... Et puis, elles ne te connaissent pas.... Et ne sent-on pas que tout ceci a été choisi par quelqu'un qui t'adore ?

Gertrude rougit. Et, pour détourner la conversation :

—Mais je veux mettre tout de suite un corsage ! Car il n'est pas possible que sur de simples mesures, sans m'avoir essayé....

Et elle bondissait du lit, choisissait un corsage blanc à demi décolleté, passait une chemise de jour, prise au hasard....

Mais la princesse l'arrêta.

—Il doit y avoir une chemise exprès, ma chérie.

Gertrude la chercha, frémissante, ravie de ce raffinement.

Et, quand elle eut trouvé trois chemises de baptiste, légère comme un voile, avec un simple ruban pour épaulette, elle battit des mains.

—Oh ! que c'est gentil ! que c'est mignon !....

—Et voici, pour les robes décolletées, un corset, vois tu, un peu plus bas, encore plus souple que l'autre.

—Et tout cela bien à ma taille ! Est-ce possible ?.... Mais ce n'est pas mon cousin Michel qui ?....

Elle en rougissait.

—Et qui aurais-je chargé de la commission ? répliquait la douairière.

Et, tandis que la jeune fille s'abandonnait à la joie d'être fraîche et si bien parée, la princesse expliquait que les ouvrières parisiennes sont des plus adroites et qu'avec des mesures et un ou deux vieux corsages, on trouve là-bas, non pas des mannequins, mais des personnes bien vivantes qui servent à l'essayage....

—Alors, c'est comme si j'avais fait le voyage à Paris !

—Absolument.

—Ça ne m'empêchera pas, interrogea-t-elle, matine, de le faire tout de même, un jour ou l'autre !

—Ah ! quand tu seras mariée.... cela ne me regardera plus.

Oh ! que ça me va bien !.... Mais que ça me va bien marraine !

Gertrude coupait résolument toute allusion au mariage. Et c'était là que se révélait son entêtement, sa résistance au projet si longtemps caressé par la princesse et dont, au reste, elle n'avait jamais entretenu ouvertement sa pupille.

Et Gertrude achevait d'agrafer son corsage, passait la jupe, mettait des gants, disant :

—Vous devez me trouver ridicule, à neuf heures du matin..... Mais je suis si contente, si contente !

Elle prenait un éventail, faisait la révérence. Et, soudain, dans la reconnaissance de son âme de coquette :

—Oh ! que j'aime les Français, marraine ! Et que ce doit être un charmant pays que la France ! Mais la princesse eut une moue dédaigneuse.

—Pour les robes, les colifichets, je ne dis pas....

Alors, se sentant plus courageuse pour défendre un pays d'où venaient de si adorables bas à jour, Gertrude osa demander :

—Pourquoi enfin n'aimez-vous pas la France, marraine, vous dont le français est presque la langue naturelle !

—Je n'aime pas plus la France, petite âme, que je n'aime l'Allemagne, que je n'aime aucun pays qui n'est pas la Russie !

—Oh ! pourtant, fit la jeune fille, malicieuse, vous avez une préférence très marquée pour l'Allemagne ; et la preuve, c'est la grande confiance dont Wilhem Kreuzberg jouit auprès de vous.

Le nom de Wilhem Kreuzberg provoqua un presque imperceptible frémissement sur les lèvres de la princesse Anna. Et elle répondit :

—Tu sais bien que si j'ai donné toute ma confiance à Wilhem Kreuzberg, ce n'est nullement à cause de sa nationalité, mais parce qu'il est mon parent....

—Oh ! si éloigné, marraine ! Ça remonte au moins à un siècle.

—Mais son dévouement est très rapproché de nous, et tu auras l'occasion de l'apprécier un jour, car Wilhem s'est beaucoup dépensé pour ta fortune à toi. Un intendant honnête, même à demi-honnête, c'est vois-tu, une perle bien rare en Russie. Wilhem est un ami, un parent, qui veut bien se contenter de cette situation, malgré tout, subalterne ; et il nous rend les plus grands services.

—Puisque vous dirigez ma fortune, marraine, vous devez reconnaître ceux qu'il me rend à moi !

—Naturellement, quoique dans une sage proportion ; car Wilhem est très désintéressé. Mais, pour en revenir à ce que tu me disais, au sujet de l'Allemagne et de la France, n'interprète pas mal ma pensée ; et, puisque te voilà une grande fille, destinée à occuper une très brillante situation, dans ton pays, rends-toi compte de cette chose, que j'ai été une des premières à comprendre : c'est que la Russie doit être russe.

La douairière redressait sa petite taille, les narines de son nez se tendaient, ses yeux lançaient des flammes.

—Tu vas sortir des études de petite demoiselle ; il faut que tu sentes les inconvénients de la manie qu'on a trop eue en Russie, d'osciller de la France à l'Allemagne, de l'Allemagne à la France. Quand tu iras à Pétorsbourg, tu y trouveras un parti allemand tout-puissant, surtout à la cour ; tu y trouveras aussi des enthousiastes de la France, un théâtre français. On prétend même, mais je ne peux y croire, que certains conseillers de Notre Père le Tsar seraient disposés à remplacer l'alliance allemande par l'alliance française....

—Ne pensez-vous pas, marraine, que l'on nous aime mieux en France qu'en Allemagne ?

—Eh ! fit la princesse avec emportement, est-ce que cela compte, l'amour des Français ?

Est-ce qu'ils aimaient pas leur Louis XVI avant de lui couper le cou ? Est-ce qu'ils n'étaient pas agenouillés devant leur Napoléon avant de le laisser emporter à Sainte Hélène par ces bandits des grandes puissances de la terre qui s'appellent les Anglais ? Est-ce que leur Louis-Philippe n'était pas le plus populaire des rois avant de tomber piteusement ? Et est-ce qu'ils n'ont pas donné des millions de suffrages à leur Napoléon III, quelques mois avant de renverser sa dynastie ?....

—Marraine, vous vivez pourtant de la France autant que de la Russie !

A continuer.

A table d'hôte, quelqu'un verse obligeamment à ses voisins toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui.

—Mais, monsieur, dit un de ses voisins, vous nous donnez tout ; vous ne vous servez pas !

—Oh ! ne vous inquiétez pas : à présent, je vais pouvoir m'en faire apporter du frais !